

La Cilicie

Robert Normand

Citer ce document / Cite this document :

Normand Robert. La Cilicie. In: Annales de Géographie, t. 29, n°162, 1920. pp. 426-451;

doi : 10.3406/geo.1920.9059

http://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1920_num_29_162_9059

Document généré le 24/03/2016

LA CILICIE.

Le traité signé le 10 août 1920 à Sèvres détache de l'ancien Empire turc tous les territoires situés au Sud de l'Asie Mineure proprement dite : Syrie, Palestine, Mésopotamie, Arabie. La nouvelle frontière, partant de l'embouchure du bras occidental du Djihoun ou Djihan, à l'entrée du golfe d'Alexandrette, suit à peu près le cours de ce fleuve jusqu'à sa sortie des montagnes; elle passe ensuite au Nord des gorges où il s'encaisse, le rejoint de nouveau sur une vingtaine de kilomètres, décrit un arc de cercle vers le Sud-Est, puis va directement vers l'Est jusqu'à la rencontre du Tigre, en passant au Nord d'Aïntab, d'Ourfa et de Mardin (voir la carte p. 441).

La Syrie et la Mésopotamie sont « provisoirement reconnues comme États indépendants, à la condition que les conseils et l'aide d'un mandataire guident leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules » (art. 94). L'administration de la Palestine, dont les limites avec la Syrie restent à déterminer, sera confiée de même à une Puissance mandataire (art. 95). On sait que les mandats sur la Mésopotamie et la Palestine ont été réservés à la Grande-Bretagne, le mandat sur la Syrie à la France.

Par un accord, dit accord tripartite, signé à Sèvres le même jour, la Grande-Bretagne, la France et l'Italie, afin « de venir en aide à la Turquie, de développer ses ressources et d'empêcher les rivalités internationales qui, dans le passé, y ont mis obstacle », se sont entendues pour délimiter en Asie Mineure des zones d'intérêts particuliers. D'une façon générale, la zone des intérêts italiens s'étend sur la partie Sud-Ouest de la Péninsule, au Sud et en arrière du territoire de Smyrne attribué, sous certaines conditions, à la Grèce. Cette zone italienne s'étend très loin vers le Nord. Elle touche à la zone des Détroits au voisinage de Brousse; à l'Est, elle s'avance en pointe jusqu'au massif volcanique de l'Erdjias qui domine Césarée. La zone française, moins étendue, lui est contiguë. Sa limite à l'Ouest est le cours du Lama Sou qui se jette à la mer à 45 km. environ à l'Ouest de Mersine. Elle suit le faite du Boulghar Dagh jusqu'au Nord des Portes de Cilicie, se dirige ensuite vers le Nord-Est jusqu'au delà de Sivas, en passant par le massif de l'Erdjias, puis redescend vers le Sud-Est en englobant Kharpout et Diarbékir. Elle rejoint la nouvelle frontière de la Turquie au point où elle rencontre le Tigre.

Par suite de ces arrangements, la plaine de Cilicie, qui forme pourtant un tout géographique, se trouve divisée en deux. La partie Est, rattachée à la Syrie, est placée sous le mandat français; la partie Ouest est simplement dans la zone des intérêts français. A ces titres divers, ce pays doit retenir notre attention. Nous sommes donc heureux d'offrir à nos lecteurs

les notes suivantes qu'a rédigées M^r le Colonel Normand sur une région où il vient de résider pendant dix-huit mois et qu'il a parcourue en tous sens. Elles concernent à la fois la Cilicie proprement dite et les territoires, dits Territoires de l'Est, qui lui font suite dans la direction de l'Euphrate et du Tigre.

Au Nord de la Syrie proprement dite, qui s'étend jusqu'au-dessus du parallèle d'Alep, se trouve toute une zone placée par le traité de Sèvres sous notre influence, et dont une partie, la province côtière de Cilicie, et une bande plus ou moins étendue le long du chemin de fer de Bagdad, a seule été occupée par nos troupes après la défaite turque.

Au moment où la France envisage une action politique et économique dans ces contrées, il est utile de savoir la nature, la valeur, et les difficultés de ce splendide pays, qui pourra compenser dans une certaine mesure la diminution générale de notre influence dans l'ancien Empire Ottoman à moitié démembré.

I. — LE PAYS.

Les fleuves et les montagnes. — Il convient de distinguer la Cilicie proprement dite, de langue turque, de races très mélangées, turque, arménienne, arabe, etc... et les Territoires de l'Est, surtout kurdes. La Syrie, au Sud, au contraire, parle presque exclusivement l'arabe.

La Cilicie est une vaste plaine triangulaire d'environ 200 km. sur autant en profondeur, limité au N.O. par le Taurus, à l'E. par l'Amanus, au S. par la Méditerranée qui y pointe avec le golfe d'Alexandrette. Ces véritables frontières naturelles font de ce pays un tout difficilement séparable.

Quoique les deux grands fleuves de Cilicie, le Séihoun et le Djihân, prennent leurs sources au delà de ces barrières, dans les hauts plateaux qu'elles soutiennent, l'un près d'Azizié, l'autre près d'Albistan, les défilés qu'ils doivent traverser pour atteindre la plaine font que leur véritable bassin, au point de vue politique, est la Cilicie même ; seules, de simples ondulations les y séparent d'ailleurs, et leur largeur moyenne de 300 m. en fait deux puissantes artères qui, quoique guéables en de nombreux points l'été et non navigables, peuvent servir aux transports et jouer en outre un rôle fertilisateur par les irrigations. Ils roulent en effet un limon considérable et, comme le Pô et le Nil, exhausent progressivement leur lit au-dessus des plaines qu'ils arrosent, d'où la nécessité de les endiguer contre leurs inondations, qui se produisent néanmoins périodiquement en certains points.

Si le Séhoun arrose Adana, la capitale, et le Djihân les petites villes de Djihân et de Missis, la deuxième ville de Cilicie, Tarse, est arrosée par un troisième fleuve, l'ancien Cydnus ou Tarsous Chaï¹, moins important mais dépassant encore 100 m. de largeur. Ce triple réseau fluvial constitue toute la Cilicie, sandjak de Selefké et caza d'Islahié mis à part.

Une bande côtière, le sandjak de Selefké, prolonge le vilayet de Cilicie à l'Ouest, et n'est parcourue que par des rivières secondaires. Mais cette zone n'a jamais été occupée par nos troupes, et quoique riche aujourd'hui, comme dans l'antiquité — de nombreux monuments en témoignent — nous l'avons jusqu'à ce jour négligée. Elle n'est reliée au port de Mersine que par une mauvaise piste et s'oriente directement sur la mer.

Le Taurus est une puissante chaîne dont certains sommets (Ala Dagh notamment) dépassent 4 000 m. Couvert de neige de novembre à juin, il constitue une barrière infranchissable en dehors de deux passages : les Portes de Cilicie, où existe une route passable et le seuil de Char, prolongé par le défilé de Hadjin. Les Portes de Cilicie (1 310 m. d'alt.) sont la voie classique des invasions : par là ont passé Cyrus, Alexandre et les Croisés ; la piste de Char à Hadjin, au contraire, est à peine carrossable et s'élève à 1 900 m. en se prolongeant vers Azizié. En dehors de ces deux passages, il faut, pour pénétrer en Cilicie, tourner le Taurus par la côte ou prendre un de ces rudes sentiers qu'on croirait impraticables aux animaux, mais où circulent cependant les robustes petits chevaux du pays et les ânes. Car, malgré sa sauvagerie, le Taurus est habité, on y trouve de petits villages jusqu'au-dessus de 1 400 m., peuplés même l'hiver, près desquels poussent en été des vignes de superbe venue et quelques arbres fruitiers ; on en voit même à 1 700 mètres d'altitude. Des pins splendides, hauts parfois de 20 m., avec 2 m. de tour, d'énormes cyprès, parfois aussi des sapins, beaucoup de chênes-lièges, non exploités, couvrent les sommets jusque vers 1 800 m. d'altitude, tandis que les ravins humides étalent la verdure plus fraîche des peupliers et des platanes. Les rivières se creusent des vallées profondes, souvent escarpées, et c'est par de longs kilomètres de tunnels, dans le roc abrupt, ouvrages d'art de premier ordre, qu'a dû passer le chemin de fer de Bagdad, empruntant les gorges du Tchakyt Chaï pour franchir le Taurus. Les sentiers escaladent et redescendent sans hésitation des pentes de 300 à 400 mètres entre ces vallées qui ne mènent nulle part : aussi le pays semble-t-il inconnu même de ses rares habitants. Pourtant l'été y voit arriver de nombreux pasteurs, fuyant avec leurs troupeaux la sécheresse et la chaleur de la plaine ; ils restent ainsi environ quatre

1. Chaï, en turc, signifie rivière.

mois près de pâturages maigres, suffisants cependant pour leurs moutons et leurs chèvres.

Ce massif calcaire présente de grandioses escarpements, des gorges souvent parcourues par de grosses rivières torrentielles, mais des grès et des terrains anciens s'y intercalent, en de nombreux points, ces derniers avec leurs richesses minières habituelles, et de puissantes arêtes gneissiques déchiquetées dominent l'ensemble (Ala Dagh, chaîne culminante).

Immédiatement au Nord du Taurus, commencent les hauts plateaux d'Anatolie, d'altitude moyenne de 1 000 m. à 1 300 m., très fertiles aux environs de Konia et aussi vers Césarée, que domine le piton volcanique de l'Erdjias, haut de 4 000 m.

A l'Est, la Cilicie est séparée des contrées voisines par une barrière moins élevée, l'Amanus, qui projette vers le Nord-Est le Giaour Dagh et le Kurd Dagh, entre lesquels passe la piste de Marach; région tout aussi peu franchissable que le Taurus et que le chemin de fer de Bagdad traverse par un tunnel de près de 5 kilomètres. Les sommets y atteignent d'ailleurs 2 000 m. non loin de la côte. Là encore les terrains anciens, pointant au milieu des calcaires, montrent d'intéressantes richesses minières. L'Amanus, également sauvage et rude, vient border le golfe d'Alexandrette, ne laissant qu'un étroit couloir de 10 à 20 kilomètres, en partie marécageux, pour donner passage à la voie ferrée et à la route (en projet) reliant Alexandrette au Bagdad par Toprak Kalé. C'est là qu'Alexandre, tournant l'Amanus par Alexandrette, remporta sa grande victoire d'Issus, qui établit la suprématie des Grecs sur l'Orient. En dehors de ce passage, il n'existe qu'une très mauvaise piste franchissant les montagnes, de Mamouré à Islahié par Hassan Beyli.

De l'autre côté du golfe, s'élève dans la plaine cilicienne le petit massif du Djebel Missis, que limite à l'Ouest le Djihân, et qu'on traverse par le facile passage de Kurt Kulak (410 m. d'altitude.) Sauf cette montagne peu importante, la Cilicie qui s'élève en pente très douce du Djihân vers l'Amanus et d'Adana vers le Taurus, n'a d'autres accidents de relief que des « tells », monticules sans doute artificiels, n'atteignant jamais 50 m. au-dessus de la plaine, parfois couronnés des ruines des châteaux-forts du moyen-âge.

La Cilicie constitue donc bien un ensemble, que ne saurait géographiquement diviser aucun de ses fleuves guéables partout, et qui est naturellement limité par la mer, l'Amanus et le Taurus tous deux si peu praticables. Pourtant, ainsi que l'Histoire l'a prouvé, c'est le point de passage obligé d'Asie Mineure en Orient, de Constantinople à Bagdad, comme de Smyrne à Alep, car les hauts plateaux d'Anatolie, plus pauvres, sont encore plus difficiles. C'est aussi le futur carrefour de l'aviation de transport vers l'Égypte comme vers le

golfe Persique. Mais le Taurus l'isole de Konia, tandis qu'Alexandrette et Islahié le relie à la Syrie d'Alep.

Au delà de l'Amanus, à part le caza d'Islahié, rattaché administrativement au vilayet d'Adana, on entre dans les Territoires de l'Est, avec les sandjaks de Marach, d'Aïntab, d'Ourfa et de Mardin. Le vilayet d'Alep, dépendant de la Syrie arabe, commence actuellement à la gare de Katma, point de départ de la route de Killiz, Aïntab et Marach. Il est relié à Alexandrette par une piste qui traverse l'Amanus au col de Beylan (env. 700 m.). Pays de montagnes dans sa partie Ouest, où le Kara Sou ouvre passage au chemin de fer d'Alep, il s'abaisse insensiblement vers l'Euphrate, que bordent de molles collines, derniers contreforts du Taurus.

On pénètre alors dans les riches plaines de Mésopotamie, d'altitude moyenne de 500 m., dont deux cuvettes, aux terres fécondes, sont particulièrement bien cultivées, la plaine de Seruj et la plaine d'Ourfa.

L'insuffisance de population, conséquence des guerres incessantes, — c'est le rédif d'Asie Mineure qui a toujours soutenu le bon combat au nom des Turcs — et de trop fréquents massacres, rend en partie improductives les terres plus légères et moins arrosées qui font suite à l'Est vers Nisibin, mais l'approche des villes, telles que Verancher et Mardin, fait reparaitre aussitôt la prospérité, comme plus au Nord, vers Sewerek et Diarbékir. Région kurde depuis l'Amanus, on n'y trouve guère de Turcs et d'Arméniens que dans les villes, avec des Arabes dans quelques campagnes; à l'Est de l'Euphrate, jusqu'au Tigre, on peut considérer le pays comme presque purement kurde.

L'Euphrate arrose différentes villes secondaires, Samsat, Roum-Kalé, Biredjik, Rakka, jusqu'à Deir Zôr, point de passage très important. La voie ferrée le franchit à Djerablous sur un pont de 800 m. Vers l'aval, le limon qu'il roule a également exhaussé son lit et entraîné la création de digues protectrices.

Les villes. — En Cilicie, la capitale, Adana, siège de la 1^{re} division du Levant, comptait plus de 100 000 habitants avant la guerre, et si les déportations de chrétiens et les décès ont pu en diminuer momentanément la population, le déchet a été amplement compensé par l'afflux de nombreux Arméniens — environ 40 000 — qui sont venus y chercher refuge après l'armistice, et surtout depuis la récente agitation, sûrs de trouver auprès de nos troupes un abri contre les cruautés turques. Adana apparait surtout comme un gros village, sans maisons coquettes, car les habitants aisés sont de grands cultivateurs passant la moitié de l'année à la campagne — à la vigne comme on dit là-bas — et considérant la ville comme un pied-à-terre, différant en cela des gens d'Alep, qui ont su se bâtir d'élégantes

demeures. Seul monument intéressant, la grande mosquée montre ses arcades en pierres blanches et noires et ses décorations en nids d'abeilles à côté d'un de ces beaux et poétiques cimetières turcs. Le pont romain sur le Séihoun, en maçonnerie, long de 300 m., construit sous Justinien, aux arches pittoresques, inégales et refaites parfois en ogive à la turque, témoigne de l'antiquité de la ville; le Taurus couvert de neige constitue au loin un splendide fond de décor, rempart abrupt sur la plaine.

Mais, pour le reste, la ville ne se signale guère que par sa malpropreté. Adana n'a ni éclairage, ni égouts, ni conduites d'eau. Nos efforts ont dû se limiter à brancher quelques lampes électriques sur les différents moteurs industriels. Tous les grands travaux sont à faire. Comme on ne peut songer à diriger les égouts vers le fleuve, plus élevé qu'une partie de la ville, on est amené à prévoir un champ d'épandage susceptible de drainer en même temps une douzaine d'étangs, mares à moustiques encerclant la butte qui porte sur la rive droite le centre d'Adana.

Les Français y ont rétabli leur école de Pères jésuites et leur école de Sœurs supprimées pendant la guerre. Adana possède un certain nombre d'usines importantes : deux filatures (appartenant à des Grecs) utilisant le coton du pays, des moulins, etc... A part un moulin dirigé par un Turc, presque toute l'industrie est entre les mains des chrétiens, principalement des Grecs et des Arméniens. Les Turcs; selon la coutume, ont fait plus de ruines que de constructions nouvelles. Cependant, outre la gare qui ne leur est pas attribuable, et qui, quoique bâtie par les Allemands, est d'un heureux style oriental, avec des passages souterrains, on peut citer le Konak, ou Palais du Gouvernement, le lycée, un hôpital municipal et les casernes, toutes bâtisses sans goût et de la plus déplorable banalité. Nous avons construit un certain nombre de pavillons d'officiers, simples, mais de lignes heureuses. Les Turcs, qui aiment beaucoup les jardins, en ont créé un au bord du Séihoun, mais trop petit et d'ailleurs envahi par un cinéma.

Située à 35 m. d'altitude, dans une plaine magnifiquement riche, surtout au Sud, au point où le chemin de fer de Bagdad se rapproche le plus de la Méditerranée, avec deux embranchements vers Mersine et vers Alexandrette, Adana, en bonnes mains, paraît appelée à un brillant avenir. Le large Séihoun n'y est navigable que pour les radeaux ou les bateaux à fond plat, mais si les limons qu'il roule, formant des bancs mouvants, interdisent peut-être l'espoir d'une canalisation, rien ne sera plus facile que la création d'un canal latéral. En dehors du pont de pierres et du pont métallique du Bagdad, il n'existe aucun autre pont sur le Séihoun, qu'on ne peut franchir qu'en bac.

Adana possède une population surtout turque et arménienne;

mais ce qu'on classe sous la dénomination de Turcs, deux tiers environ du total, comprend des races variées; les cultivateurs de la campagne, notamment, sont en majorité d'anciens Fellahs amenés là vers 1840 par les conquérants égyptiens; ils y ont aussitôt implanté leurs procédés rustiques, mais excellents, d'irrigation des bords du Nil, particulièrement les roues hydrauliques, qui élèvent l'eau de 4 m. à 6 m. et permettent d'arroser les champs jusqu'à 4 km. du fleuve. Ces roues sont parfois couplées plusieurs ensemble, — d'où un débit considérablement accru, — donnant un curieux cachet l'été aux rives du Seïhoun. La chaleur estivale atteignant jusqu'à 45° entraîne la majorité de la population à la campagne, dans les jardins qui s'étendent sur environ 6 km. autour de la ville.

Un chemin de fer de 67 km., construit en 1886 par des Français, et racheté en 1906 par la compagnie allemande du chemin de fer de Bagdad, réunit Adana au port de Mersine, en passant par Tarse, la patrie de saint Paul.

Quoique deuxième ville de la Cilicie par sa population de 30 000 âmes, Tarse n'est même pas le chef-lieu d'un sandjak. C'est un marché important, bien placé au débouché de la route des Portes de Cilicie, attirant les montagnards et même les gens du plateau de Konia. Ses beaux jardins sont particulièrement bien irrigués par les dérivations du Cydnus, dont les eaux favorisent également une industrie prospère (moulins arméniens, filature grecque), grâce à une chute voisine. Il y existe une école française de Capucins.

Mersine, chef-lieu d'un sandjak — devenue la troisième ville depuis les massacres de Hadjin pendant la guerre — compte environ 20 000 habitants. Son port n'est qu'une rade foraine médiocre, avec deux petites jetées, et la houle du large y rend le débarquement fort difficile en hiver, sans compter les accidents causés aux barcasses par l'absence d'abri. C'est une coquette petite ville neuve, tout près de l'antique Pompeiopolis. On voit encore debout une splendide colonnade corinthienne, dont les débris ont servi, à la turque, à l'édification des maisons modernes.

Dans l'intérieur de la Cilicie, les autres villes, mal desservies, sont toutes secondaires, et d'ailleurs ruinées par les massacres.

Hadjin, jadis centre arménien important, dans un défilé du Taurus, pittoresquement accroché au roc, a vu tout le quartier arménien réduit en un tas de pierres comme un village du front de France. A côté, les Turcs ont leurs maisons intactes, enrichies des dépouilles des victimes. Les Arméniens commençaient avec courage à rebâtir leurs demeures, quand l'agitation actuelle, entraînant un siège de la ville, a tout remis en cause. Des vignes excellentes s'étendaient sur plusieurs kilomètres, dans les gorges du Geuk (haut Seïhoun), malgré l'altitude voisine de 1 000 m.

Sis, chef-lieu du sandjak montagneux du Kozan, à 150 m. d'altitude, possédait de 8 000 à 10 000 âmes, mi-Arméniens, mi-Turcs. Située à la chute du Taurus dans la riche plaine qu'arrose le Djihân, dominée par les restes d'un puissant château-fort du moyen-âge, la ville s'étage au pied d'un grand monastère, résidence du Catholikos (patriarche orthodoxe arménien) de Cilicie, abandonnée provisoirement pour le séjour plus sûr d'Adana. Les incidents récents ont d'ailleurs fait émigrer sur Adana toute la population arménienne.

Osmanié, chef-lieu du sandjak du Djebel Bereket, n'est qu'une petite bourgade récente, d'environ 3 000 âmes, bâtie avec régularité par les Turcs pour y accueillir les Moadjirs (réfugiés bulgares).

Missis, ville antique, est intéressante à cause de son beau pont de pierre qui franchit le Djihân, témoignage de sa splendeur passée. Semblable au pont d'Adana, c'est le seul aussi qu'on trouve sur ce fleuve avec le pont métallique du chemin de fer de Bagdad situé au voisinage, à Tchakal Déré.

Djihân (caza), sur le fleuve de ce nom, qui y a plus de 200 m. de largeur, est plus important (6 000 âmes), au centre de la riche plaine de Tchoukour Owa, avec deux importants moulins, dont l'un appartient à des Français.

Deurtyol (caza), ville arménienne, jadis de 15 000 âmes, très éprouvée par les déportations et les destructions, reste pleine d'avenir en raison de ses splendides plantations d'orangers, qui s'étendent jusqu'à Ojakli.

Les autres villes ne sont que des bourgades, centres de caza : Kars, turco-arménienne, avec une école franciscaine, et Fekké, dans le Kozan : Erzin, Islabié, Baghtché, dans le Djebel Bereket. Ayas et Karatach sont dans le sandjak d'Adana. Ayas fut dans l'antiquité une puissante ville, dont les ruines couvrent plusieurs kilomètres. Son petit port était encore desservi, avant 1914, par les Messageries Maritimes. La baie voisine d'Ayas n'est qu'une lagune créée par la conquête sur la mer du delta du Djihân.

Le port de Karatach, sans aucune installation, mais abrité par une falaise qui y forme cap et porte un phare, et par une digue antique, paraît mieux placé pour desservir, comme port secondaire, la plaine si fertile d'Adana; il a utilement servi pour le ravitaillement d'Adana par autos pendant la rupture de la voie ferrée de Mersine par les Kémalistes.

Mais le véritable port de la contrée demeure Alexandrette, où l'on projette de grands travaux. Toutefois, la première mesure qui s'impose est l'assainissement de la ville, située sur un marécage que les Allemands, concessionnaires du port, avaient d'ailleurs commencé à remblayer, par un exhaussement du sol de 0 m. 50 à 1 m. 70, en y étalant toute une colline voisine. Alexandrette présente un bon abri,

grâce aux montagnes qui la protègent des vents d'Est et du Nord, et c'est un point de départ avantageux pour la Cilicie comme pour Alep. La voie de raccordement avec le Bagdad, à Toprak Kalé, construite par les Allemands, a été enlevée au cours de la guerre, — avec rupture de deux ponts importants — par crainte d'un débarquement allié et d'invasion. On pourra d'ailleurs étudier un tracé plus court vers Alep, par Souédié et Antioche, avec trafic assuré dans des plaines riches. Alexandrette est actuellement le siège de la 4^e division du Levant.

Dans les Territoires de l'Est, les villes importantes sont mieux réparties qu'en Cilicie. Alep, — 200 000 âmes, en grande majorité Musulmans de langue arabe — est en zone syrienne, quoique actuellement centre du commandement militaire des Territoires de l'Est (2^e division du Levant). Ville splendide, dominée par une citadelle imposante, elle est entourée de riches jardins; des quartiers neufs, de grand style, avoisinent la gare et contrastent avec les ruelles tortueuses de l'ancienne cité, en partie encore entourée de murailles, qui renferment plusieurs kilomètres de bazars, aussi actifs que ceux du Caire. Les mosquées de Zakariyé et Halaouyié méritent leur réputation. Alep n'est pas seulement un puissant centre commercial, en particulier pour la soie, c'est aussi une ville d'art.

Au Nord, Aïntab, Marach, Ourfa, Mardin, forment quatre grosses agglomérations, doublées de villes secondaires : Biredjik, Killiz, Nizib, Seruj, etc.

Aïntab, 75 000 habitants environ, dont 20 000 Chrétiens et 1500 Israélites, s'allonge sur quatre kilomètres, à plus de 900 m. d'altitude. Les maisons y ont meilleur aspect qu'à Adana. Les Anglais, et surtout les Américains, y ont créé depuis longtemps de beaux établissements de secours aux Arméniens; aussi la langue anglaise y est-elle très répandue, à l'inverse des autres villes, où le français est presque seul connu. Un grand collège américain, un hôpital américain et un orphelinat anglais, imposants bâtiments neufs, dominent la ville, contrastant heureusement avec une citadelle en ruines. C'est un prêtre catholique arménien, le Père capucin Mekitar, qui donnait seul, dans son église latine, avec nos sœurs Franciscaines, l'enseignement français; nos sœurs y avaient en outre créé un ouvrage produisant ces délicieuses broderies et dentelles, spécialité célèbre du pays. Les jardins d'Aïntab, arrosés par le Sajour, affluent de l'Euphrate, sont prospères, mais petits, et ce sont les cultures et les vignes, entremêlées de nombreux pistachiers aux fruits renommés, qui constituent, sur les collines voisines et même lointaines, la vraie richesse agricole de la ville. C'était un marché très important avant l'insurrection du 1^{er} avril dernier. On y fabriquait aussi des tapis réputés, des étoffes tissées ou teintées. La bijouterie était aux mains

des Arméniens. Le travail du cuir et du cuivre y florissait aussi.

L'émeute est venue tout interrompre; mais il est juste de dire que, grâce à une politique locale habile, Aïntab est la dernière ville qui se soit soulevée parmi les cinq que nous occupions dans l'Est (Marach, 21 janvier 1920, Ourfa, fin janvier, Seruj et Biredjik, début de février). Le quartier arménien se barricada et, tout pavoisé de drapeaux tricolores, résista énergiquement aux Turcs, en liaison avec nous, malgré toutes les tentatives que firent ceux-ci pour les gagner en leur promettant fallacieusement la sécurité et l'amitié en cas de soumission, en les menaçant des attaques les plus sauvages en cas contraire. Différentes colonnes de ravitaillement, envoyées en mars, avril, mai et août 1920, ont réussi à passer, malgré l'ennemi cherchant à bloquer la place. Mais, depuis avril, la situation générale n'a pas varié : le quartier arménien, appuyé par nous, et le quartier turc, barricadés, se tirent des coups de fusil et de canon et s'envoient des grenades sans que personne se risque dans une guerre de rues, et sans que nous puissions nous résoudre à détruire peut-être la ville pour briser la résistance.

Aïntab est le centre politique de la région, le siège d'un sandjak dépendant jadis du vilayet d'Alep, rattaché directement à Constantinople après l'occupation anglaise.

Marach, adossé en amphithéâtre à la montagne abrupte du Kanly Dagh, à 700 m. d'altitude, non loin du confluent de l'Aksou — sur lequel existe un mauvais pont en bois à 12 km. de la ville, — et du Djihân, était une ville de 50 000 âmes, dont 20 000 Arméniens, 450 Israélites, et le reste turco-kurde, à la limite d'une plaine fertile dont une partie est cultivée en rizières, siège d'un sandjak directement rattaché à Constantinople depuis l'occupation anglaise. L'eau y court très pure, par canalisations souterraines, et le bazar, actif, très riche, étalait notamment les magnifiques « haba » ou robes kurdes, tissées d'or et d'argent. Les Américains avaient créé là aussi un imposant hôpital, dominant la ville avec la vieille citadelle ruinée; une école franciscaine, dirigée par le Père hollandais Materne, était une véritable école française. Mais le 21 janvier 1920, une insurrection éclatait subitement au signal de quelques coups de feu tirés de la citadelle par des gendarmes turcs; nos soldats surpris dans les rues étaient massacrés, et chacun se barricada comme il put. Les Arméniens furent naturellement très maltraités. Il se constitua ainsi dans la ville trois groupes séparés par des rues infranchissables; l'ennemi, abrité par des murs, atteignait à coup sûr tout ce qui se montrait; il incendiait même nos maisons — en y employant les pompes à incendie remplies de pétrole — pour en chasser les défenseurs; 700 Arméniens périrent ainsi dans l'Église catholique, qui devint la proie des flammes. Différentes colonnes de secours furent aussitôt

envoyées pour débloquer la ville ; mais, constituées avec nos faibles moyens locaux, elles durent elles-mêmes y chercher refuge. Le 7 février seulement une colonne plus importante put délivrer la garnison, qu'on évacua en envisageant la réoccupation lorsque le ravitaillement pourrait être assuré. Le retour fut troublé, le 13 février, par une affreuse tempête de neige, qui causa de sérieuses pertes parmi les Arméniens civils partis avec la colonne et empêcha de préparer une réoccupation immédiate. Celle-ci ne paraît plus en cause, la ville étant hors de notre zone d'occupation prévue par le traité de Sèvres. Marach n'est d'ailleurs plus qu'une ruine, Turcs et Arméniens s'y sont mutuellement combattus par l'incendie, qui a fini par s'étendre à toute la ville ; la grande mosquée, poste de commandement turc, fut même brûlée par d'autres Turcs partisans de la soumission.

La difficulté des communications, l'hiver, en rendrait au surplus l'occupation difficile. La route qui relie Marach à Aïntab et à la base de Katma n'est pas empierrée de Marach à l'Ak Sou. Elle est d'ailleurs assez médiocre ensuite, et ne devient bonne qu'à Killiz, siège d'un caza (34 000 âmes, en majorité Turcs), ville aux nombreuses mosquées avec une grande église arménienne (670 m. d'altitude) ; elle passe, avant Katma, à Azaz, petite cité arabe, au pied d'un tell pittoresque, siège d'un caza dépendant d'Alep.

Ourfa, à 600 m. d'altitude, est une ville d'environ 40 000 habitants, en majorité turco-kurdes, surtout depuis le massacre des Arméniens et des Syriens en 1916, après une héroïque résistance : on voit encore, sur les vieux remparts qui entourent la ville d'une enceinte continue (sauf quelques brèches), et même sur des mosquées, les traces du bombardement au 105 que lui infligèrent alors, à quelques centaines de mètres de distance, les batteries allemandes pour la faire céder. C'est au point de vue artistique, avec Alep, la plus intéressante de toutes les nouvelles villes occupées ; c'est en outre le centre d'une région extraordinairement riche, qui de tout temps alimentait grassement le budget de Constantinople. Une vieille citadelle en ruines, où l'on retrouve le Lion des comtes d'Édesse, surplombe la ville, dominée elle-même par deux hautes colonnes corinthiennes isolées, du plus bel effet. Dans les maisons, l'eau court en cascade comme à Marach, avec tout à l'égout ; le bazar est actif. Mais le quartier chrétien n'est plus qu'une lamentable ruine. Français, Anglais, Américains, avaient créé là des installations prospères de secours aux orphelins ; les Américains notamment y fabriquaient de beaux tapis. Nous possédions une école de garçons des Pères Capucins et une école de filles des Sœurs Franciscaines, avec ouvroir. Enfin, cas sans doute unique en Orient, les Suisses y avaient fondé un hôpital.

Le 28 janvier 1920, Ourfa fut bloqué, comme Marach peu avant, par les musulmans turcs, kurdes, arabes. Peu après, le siège com-

mençait, avec des canons amenés de Diarbékir, par des réguliers turcs soi-disant en révolte. Nos troupes, en nombre insuffisant, retenues par Marach et Aïntab, ne purent arriver à temps. Le 8 avril, la garnison, à bout de ressources après une défense héroïque, traita avec les autorités turques pour quitter la place. Tous les animaux ayant été mangés, elle avait obtenu un convoi civil, avec une escorte comme sauvegarde morale. Or, le 10 avril, à 20 km. d'Ourfa, la garnison sortante fut traîtreusement assaillie dans le défilé de Feris Pacha. Presque tous les Français furent massacrés, les soldats indigènes rescapés emmenés en captivité. Cet indigne guet-apens frappe d'une tache indélébile l'honneur ottoman.

Ourfa est reliée à Aïntab par une piste très fréquentée, passant par les villes de Seruj, Biredjik et Nizib. De Seruj on rejoint à 12 km. la gare d'Arab Pounar; on prévoit pour l'avenir un raccordement de voie ferrée très facile, long de 60 km., en pays plat et admirablement cultivé, d'Ourfa à la station de Tell Abiad, qui fut notre poste militaire le plus éloigné à l'Est (évacué en juin 1920).

Seruj, siège d'un caza entièrement kurde, n'est qu'un gros village de culture, au centre d'une plaine symétrique de celle d'Ourfa, dont l'extraordinaire fertilité est soulignée par l'existence d'environ 400 villages formés de sortes de huttes coniques, pittoresques, en pisé, faute de bois dans le pays pour élever des terrasses : car sur des kilomètres et des kilomètres, on n'aperçoit pas un arbre. Il en était déjà ainsi du temps de Xénophon. Mais, sur les 200 000 hectares cultivés, le blé produit 35 fois son grain; les céréales, les légumes secs, la réglisse, sont, avec le bétail et les basses-cours copieuses, les principaux produits.

Biredjik (caza) est une charmante ville turque d'environ 10 000 âmes, qui s'étage pittoresquement sur les collines de la rive gauche de l'Euphrate, dominée par les ruines d'une vieille citadelle du moyen-âge où se voit encore le lion des Lusignan; ses rues tortueuses fréquemment voûtées en ogives, ses minarets et les dômes de ses bains maures, ses terrasses qui se surplombent, lui donnent un aspect de décor de théâtre digne des Mille et une Nuits. C'est, au bord du majestueux Euphrate, l'apparition la plus orientale qu'on rencontre dans tout le Levant.

Biredjik, marché agricole, est en outre un important point de passage sur l'Euphrate, où 14 bacs ne cessent de faire la navette. C'est même un des principaux centres de construction des barcasses. Le seul pont qui existe sur l'Euphrate est en effet celui du chemin de fer de Bagdad, à 30 km. en aval, à Djerablous. Formé de 10 travées de 80 mètres, cet ouvrage d'art considérable constitue, d'ailleurs, un étrange anachronisme à côté des ruines hittites de Carchemish, ville détruite en l'an 604 avant Jésus-Christ par Nabuchodonosor, où

depuis une dizaine d'années, ont été entreprises des fouilles anglaises du plus haut intérêt sous la direction de M^r Wooly. A côté se trouvait notre poste militaire de Djerablous, gardant le pont (évacué en juin 1920).

Nizib, à 15 km. à l'Ouest de Biredjik, est une coquette petite ville turque d'environ 8 000 âmes (caza), au milieu d'une belle oliveraie, et un centre agricole intéressant.

Au Sud-Est d'Ourfa, Harran (caza) est réputé pour ses cultures et témoigne de son ancienne splendeur par les ruines d'une enceinte considérable. C'est l'antique Terre Promise, et le souvenir d'Abraham y est demeuré aussi vivace qu'à Ourfa : étang d'Abraham à Ourfa, puits d'Abraham à Harran.

Plus à l'Est, Verancher (10 000 hab.) est la capitale de la tribu kurde des Milli, la plus considérable de toutes, et la résidence d'un chef quasi-indépendant, Mahmoud bey, fils d'Ibrahim Pacha, que les souvenirs turcs doivent rapprocher de nous, car la cruauté des Turcs s'étend même aux Musulmans, et son frère, son père et cinq membres de sa famille ont été tués par eux. Mais son territoire est coupé en deux par la limite prévue au traité de Sèvres, ce qui nous ménage peut-être quelques difficultés.

Non loin, Mardin, en plein centre kurde, où les Chrétiens (Syriens et Arméniens) ne sont plus qu'une innme minorité, terrorisée par les massacres qui l'ont décimée au cours de la guerre, est une ville d'environ 40 000 âmes (alt. 900 m.) sur une colline comme toujours dominée par une citadelle du moyen-âge en ruines. Beaucoup de maisons chrétiennes gisent détruites ; les Américains y possèdent un grand orphelinat chrétien, mais nos écoles françaises franciscaines de Frères et de Sœurs n'ont pu être rouvertes. Siège d'un sandjak, Mardin est en effet animé d'une hostilité farouche contre les Chrétiens, comme Diarbékir ; la crainte de représailles ou de restitution pour les pillages qu'ils ont commis y rendent tous les Musulmans fanatiques. Notre intervention devra demeurer prudente. Les Syriens jacobites avaient à Mardin un évêché.

La gare de Mardin est à 4 km. de la ville et à 500 m. d'altitude ; mais l'embranchement, qui rejoint la ligne de Bagdad à Ras el Aïn, n'est pas encore ballasté et les ouvrages d'art, pour la plupart improvisés, sont en bois.

La côte. — Au Sud de la Cilicie, la mer, bordant une côte basse, ne présente que de faibles fonds et aucun port naturel. Cette particularité se poursuit jusqu'à la côte de Syrie, malgré les montagnes qui viennent affleurer le rivage. Mersine, comme on l'a vu, est une mauvaise rade foraine où les petits appontements pour barcasses ne peuvent empêcher ni les accidents dus à la houle, ni les lenteurs

causées par l'éloignement du mouillage et l'insuffisance des barcasses. C'est cependant pour le moment le seul port cilicien.

Ayas et Karatach ne sont que des ports antiques pour goëlettes, mais susceptibles cependant de petits aménagements qui faciliteraient la sortie des produits des riches régions voisines.

La baie d'Ayas, qui apparaît sur la carte comme une séduisante rade fermée analogue à celles de Brest ou de Toulon, n'est qu'une lagune sans profondeur, qui exigerait des travaux d'art, mieux placés à Alexandrette. Alexandrette est en effet susceptible de drainer la Cilicie comme la région d'Alep. L'aménagement du port y est urgent, car le Levant ne peut se contenter du petit port de Beyrouth, insuffisant par lui-même et adossé à la montagne, d'où l'on ne sort que par un chemin de fer à voie étroite et à crémaillère, montant brusquement à 1 400 m. d'altitude. Nul point ne paraît plus favorable que ce golfe d'Alexandrette pénétrant profondément à l'intérieur des terres.

Le sandjak de Seleské n'a que de petits ports côtiers, dont le principal est Tach Oujou. Les produits de Konia peuvent donc être attirés vers Alexandrette, comme ceux des Territoires de l'Est.

Les routes. — Dans tout ce pays, les routes n'existent qu'à l'état de pistes, praticables seulement par temps sec; sauf dans la traversée des villes, quelques rares tronçons seulement ont été empierrés, la plupart pendant notre occupation et à prix d'or (72 000 fr. le kilomètre). Sur la grande route transversale Osmanié-Toprak Kalé-Djihân-Missis-Adana-Tarse-Mersine, il n'existe guère que quelques kilomètres empierrés à proximité des villes.

A Tarse s'embranchent la route des Portes de Cilicie, par Bozanti, vers Oulou-Kichla et Konia, bien entretenue pendant la guerre. Les Allemands y avaient organisé une ligne de communications automobiles, en attendant le percement des tunnels du Taurus. Elle passe par l'étroit défilé des Portes de Cilicie (ou Gulek Boghaz) à 1 100 m. d'altitude, où l'on voit encore, avec les traces des portes antiques qui le fermaient, de vieilles inscriptions rupestres rappelant l'éternité de ce passage. Continuant à s'élever jusqu'à 1 310 m. d'altitude le long d'un petit affluent du Tarsous Chaï, elle atteint le col où sont les forts et batteries construits par Ibrahim Pacha, au moment de la conquête égyptienne en 1836. De gros canons gisent encore nombreux sur le sol, avec leurs boulets ronds et leurs affûts pourris. Puis la route descend vers Bozanti (860 m. d'altitude) et longe alors le chemin de fer de Bagdad par Tchifté Khan et Oulou Kichla, en évitant tout tunnel.

C'est tout pour la Cilicie. De Toprak Kalé à Alexandrette n'existe qu'une mauvaise piste, entretenue par nos soins. D'Adana à Karatach, 6 km. ont été construits par nous au départ d'Adana, et un

grand pont de 200 m. sur un bras mort du Djihân. D'Adana à Sis, existe une piste améliorée par nous jusqu'à Hadjin, mais très médiocre au delà, vers les hauts plateaux d'Anatolie. Ailleurs, rien que la terre naturelle. Dans la plaine on passe partout en été, par temps de pluie, nulle part.

Dans les Territoires de l'Est, réunis à la Cilicie par une mauvaise piste d'Osmanié à Islahié (par Mamouré), on trouve un peu mieux.

D'abord, d'Islahié à Alep, par Katma, existe une route automobile, créée par les Turcs au cours de la guerre.

De Katma, par Killiz, à Aïntab et Marach, il y avait, jusqu'à 20 kilomètres de Marach, une route jadis excellente, terminée avant la guerre par le Service des Routes de l'Empire Ottoman (entreprise française), mais insuffisamment entretenue. Partout ailleurs, de simples pistes, sauf une amorce entre Seruj et Ourfa, qui n'empêche pas cette dernière ville d'être pratiquement isolée du monde en temps de pluie. D'Ourfa à Diarbékir, piste encore pire, mais pourvue cependant de ponts.

Les chemins de fer. — La grande artère du Bagdad traverse toute la Cilicie et l'unit aux Territoires de l'Est, par Bozanti, Iénidjé (bifurcation de Mersine), Adana, Missis, Djihân, Osmanié, Baghtché, Islahié, Muslémié, Alep (embranchement de Rayak). De Muslémié, la ligne continue vers Djerablous (pont sur l'Euphrate), Arab Pounar, et Tell Abiad (deux origines de pistes vers Ourfa), Ras el Aïn (embranchement de Mardin), Nisibin, terminus actuel, avec prolongement prévu vers Mossoul et Bagdad. Mais de Ras el Aïn à Nisibin, comme de Ras el Aïn à Mardin, l'absence de ballast rend l'exploitation impossible l'hiver.

Sur le Bagdad s'embranchent :

1° A Iénidjé, la voie de Mersine par Tarse, ancienne ligne française rachetée par le Bagdad ;

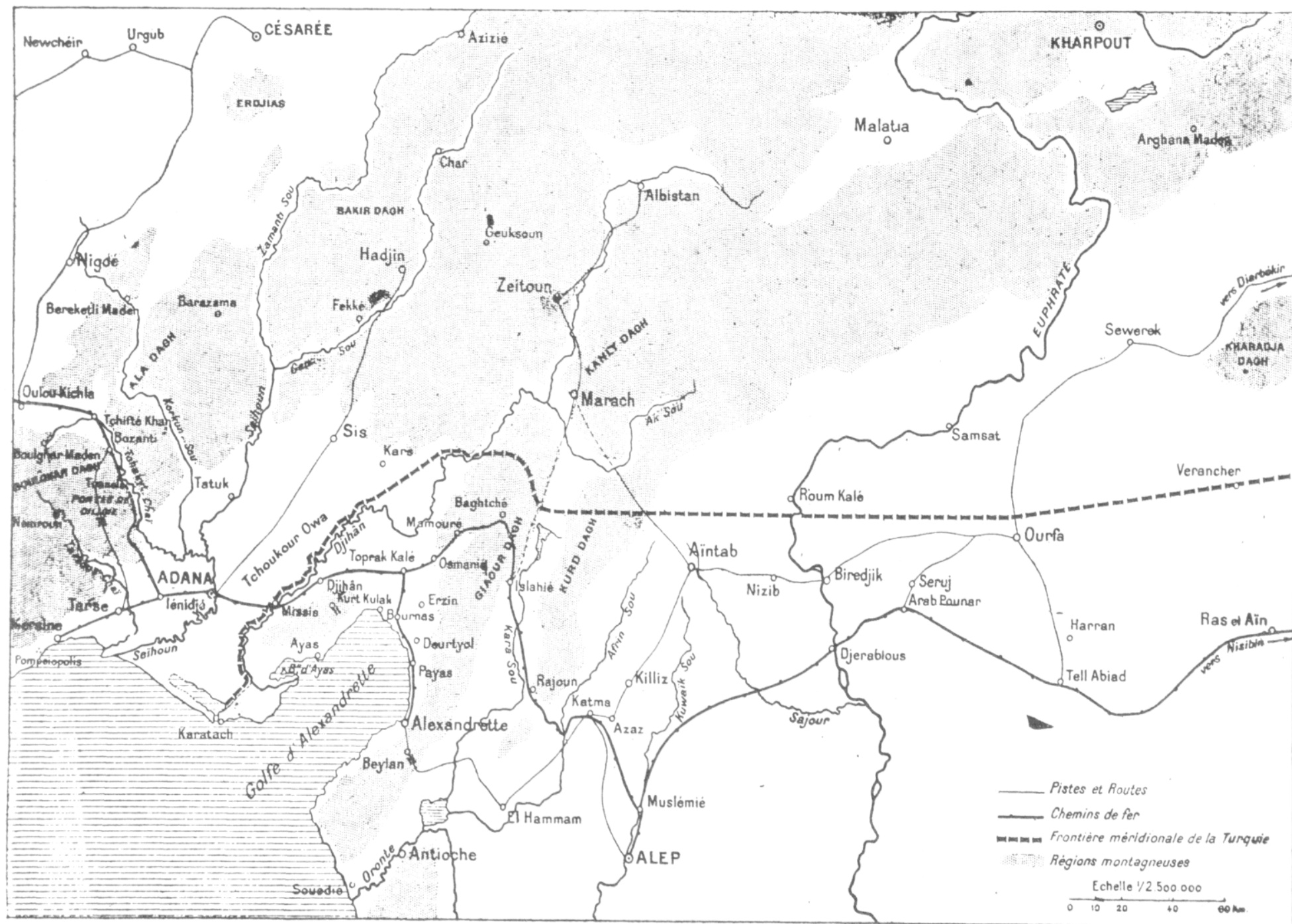
2° A Toprak Kalé, la voie d'Alexandrette par Erzin à 5 km. à l'E, enlevée par les Allemands d'Erzin à Alexandrette au cours de la guerre par crainte d'invasion alliée, aujourd'hui en restauration ;

3° A Alep, la ligne de Damas, par Hama, Homs, Rayak, d'où Beyrouth par voie étroite, ou Damas par voie normale.

Sauf de Beyrouth à Rayak, voie étroite, la ligne est partout à voie large, unique ; une Commission de réseau composée d'un officier français et du Directeur du Damas-Hama et prolongements, l'exploite provisoirement.

La voie Homs-Tripoli a été également enlevée par les Allemands pendant la guerre et utilisée dans l'Amanus pour l'exploitation des forêts.

Le chemin de fer de Bagdad a nécessité dans certaines parties des



Carte de la Cilicie et des " Territoires de l'Est "

travaux d'art imposants, notamment dans la traversée du Taurus, où les tunnels, exécutés au cours de la guerre et poursuivis depuis par les Anglais, puis par nous (exploitables actuellement, quoique non maçonnés encore partout), se succèdent presque sans interruption dans le défilé de Tchifté Khan (altitude 1 000 m.), et surtout dans les escarpements rocheux des gorges du Tchakyt.

Sur 14 kilomètres, de Hadji Kiri à Belemelik, 12 sont en tunnels ; près de Hadji Kiri, le superbe viaduc de Giour Déré, en maçonnerie, a 220 m. de longueur avec des piles de 70 m. de hauteur.

Bozanti, à l'altitude de 860 m., qui commande à la fois la route des Portes de Cilicie et le système des tunnels du Taurus (en même temps qu'un petit sentier vers Kamichli et Nigdé), est donc un point stratégique de premier ordre. Un bataillon français, assiégé et à bout de vivres, dut l'abandonner le 26 mai 1920, et fut fait prisonnier après une lutte héroïque. Tchifté Khan, un peu plus haut, a l'avantage de tenir le débouché de Boulghar Maden, vallée pleine d'espoir au point de vue minier, et complète la surveillance des tunnels. C'est à 30 kilomètres de Bozanti, dans la direction de Konia, que se trouve, en plaine, le point culminant de la ligne, à 1 457 m. d'altitude.

La traversée de l'Amanus exige aussi un important tunnel de 4 780 m. de longueur, à 741 m. d'altitude (perçement achevé en 1915), d'où l'on descend en pente raide sur Islahié. Au delà, le long de la vallée du Kara Sou, le grand viaduc métallique de Rajoun dresse encore des piles hautes de 60 m. sur une brèche de 300 m.

La navigation fluviale. — Aucun des fleuves de Cilicie n'est navigable, en raison du courant et des bancs de sable déposés par le charriage. Toutefois, il existe de nombreux bacs, et on pourrait expérimenter la navigation avec des bateaux à fond plat ou des hydroglisseurs Lambert. Il existait à Biredjik un certain nombre de petits canots à essence, allemands, qui circulaient sur l'Euphrate jusqu'à Djérablous et même Rakka.

Si le creusement d'un chenal semble peu intéressant, en raison des dépôts à prévoir en cas de crue, la création d'un canal latéral avec écluses serait facile à peu près partout, de la mer à Adana sur le Séihoun, jusqu'en amont de Djihân sur le fleuve de ce nom, ou le long de l'Euphrate. Ce travail pourrait être combiné avec un réseau d'irrigations, qui donnerait au pays son maximum de rendement, ainsi que les Allemands l'avaient entrepris dans la plaine de Konia.

II. — LES RICHESSES NATURELLES.

Les cultures. — La Cilicie et les Territoires de l'Est sont avant tout des contrées agricoles. Dans ce pays fortuné, où la vigne prospère au-

dessus de 1200 m. et le coton au-dessus de 500 m., les céréales sont cependant la véritable richesse. L'insuffisance de main-d'œuvre dans ces contrées dépeuplées par les guerres, les déportations et les massacres — on estime à 400 000 hab. la population actuelle de la Cilicie propre — doit inciter à l'emploi des machines agricoles, que favorise le régime habituel de la grande propriété. Elles étaient déjà répandues avant la guerre, charrues à vapeur et moissonneuses mécaniques particulièrement. Le blé, récolté en mai en Cilicie, y est une primeur pour l'Asie Mineure, généralement élevée (la fertile plaine de Konia est à 1300 m.-1 400 m. d'altitude), et c'est la source de bénéfices importants pour ceux qui vendent à la hausse au moment de la soudure, puis rachètent à la baisse, après les grosses récoltes. Autre avantage : les moissonneurs venaient des régions voisines, au nombre de plus de 50 000 chaque année jusqu'en 1914, pour récolter en Cilicie, avant de retourner chez eux pour faire leurs propres récoltes.

Le blé est la principale culture, couvrant d'immenses étendues où il ondule, peu élevé au-dessus du sol; la paille en est partout hachée lors du battage, qui se fait la plupart du temps au « duguene », traîneau muni en dessous de silex, qui, en tournant sur une aire ronde, attelé à un âne, un bœuf ou un cheval, transforme la récolte en une véritable poussière. Soulevées avec des pelles en bois, paille menue et enveloppe du grain s'amoncellent en tas sous le vent, tandis que le grain, plus lourd, retombe sur place.

De nombreux moulins le transforment en farine, mus généralement par des chutes d'eau sur turbines dentées, par des machines à vapeur à Adana et en quelques autres points.

L'orge, l'avoine, le seigle, le maïs constituent d'autres ressources importantes. Le grain récolté en mai dans la plaine, peut être semé aussitôt sur les pentes des montagnes, et fournir ainsi la même année une sorte de double récolte : autre fortune pour la Cilicie.

C'est dans les plaines d'Adana, Tarse et Djihân en Cilicie, dans celles de Seruj et d'Ourfa dans l'Est, que le rendement est le plus élevé. En particulier, le domaine de Tchoukour-Owa (80 000 hectares) fournit sans engrais 30 graines pour une : c'est un ancien domaine impérial du Sultan, acquis en 1914 pour quatre-vingt-dix-neuf ans par une Société française (de Vendœuvre, de Lesseps), et formant, avec Bibili, de vraies provinces dépassant 100 000 hectares à elles deux. Il est regrettable que tout ce domaine, situé sur la rive droite du Djihân, passe d'après le traité de paix dans la zone turque.

En dehors des céréales, le sésame, le coton surtout sont susceptibles d'un grand développement (environ 180 000 balles de coton en 1913, avec des procédés de culture médiocres) et cette culture serait

des plus utiles pour améliorer le change français¹. Citons encore les légumes secs, haricots, lentilles, fèves, pois chiches.

Comme fruits, trois sont au premier rang, le raisin, l'orange et l'olive. Le raisin blanc et rouge est cultivé partout, dans la plaine comme dans la montagne : son étagement permet à Adana d'être pourvu pendant huit mois d'excellent raisin frais. Le raisin sec est également très apprécié, avec l'amande et la noix, et autres fruits secs, notamment l'abricot. Si le vin est inconnu, à part quelques groupements chrétiens qui en fabriquent de mauvais, on fait grand cas de la confiture de raisin (bekmez), et c'est même la base de la nourriture des pauvres pendant plusieurs mois de l'année.

La région de Deurtyol est une véritable oasis d'orangers, une des plus splendides du monde. A leur ombre on peut circuler sans interruption sur plus de six kilomètres. La proximité de la côte y facilite l'exportation de 50 millions d'oranges par an. Les Arméniens, qui exploitent ces cultures, ont été cruellement éprouvés par les Turcs et les Kurdes, habitants des montagnes voisines.

L'olivier se trouve un peu partout.

Aïntab et Biredjik, comme Alep, produisent des pistaches renommées, abondantes dans tous leurs vergers.

Parmi les autres arbres fruitiers, on peut citer le citronnier, le pêcher, le pommier, le poirier, le cerisier, le mûrier. Les cultures maraichères fournissent en outre des melons, des pastèques, des choux, des choux-fleurs, des artichauts, carottes, navets, radis, etc...

La pomme de terre est abondante, moins toutefois que sur les hauts plateaux.

Enfin le tabac, sans être considéré comme un type fin d'Orient, n'en est pas moins excellent et copieux. Il est soumis à la régie ottomane.

Les forêts. — La Cilicie possède une fortune dans ses forêts du Taurus et de l'Amanus. Certains secteurs n'ont jamais été exploités ; mais les plus accessibles ont été l'objet de coupes sombres, surtout pendant la guerre. Le chauffage des machines du Badgad, en l'absence de charbon, dut être alors assuré au bois, et 10 000 prisonniers étaient affectés à ces ravages. Aussi, sur deux ou trois kilomètres, parallèlement à la voie du Badgad, c'est une véritable dévastation, dangereuse même aujourd'hui pour la conservation de la ligne ; seuls les arbres inaccessibles dans les rochers ont été respectés.

Et c'est d'autant plus grave qu'en Anatolie, plaine comme hauts plateaux sont quasi dépourvus d'arbres — totalement même à l'Est

1. Des égrèneuses à coton existent en différentes villes. A Adana les Allemands avaient construit une grande usine avec presse hydraulique, actuellement exploitée par des Français.

de l'Euphrate (d'après Hérodote, il en était déjà ainsi dans l'antiquité) — à part quelques bouquets de peupliers près des villages. Or tout continue à concourir au désastre : les chèvres nombreuses qui broutent les pousses, les incendies constants, l'absence de surveillance et d'organisation, pour empêcher de couper n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment. Quant au reboisement, personne n'y songeait. Il fallut un effort sérieux de notre administration pour enrayer le mal, et en même temps, s'assurer une recette.

L'essence dominante est le pin, atteignant souvent dans le Taurus un mètre de diamètre et une vingtaine de mètres de hauteur. Il pousse jusqu'à 1800 m. d'altitude, en vastes forêts qui couvrent les sentiers de leur ombre ; mais l'absence de tout petits arbres, les troncs noircis des grands, témoignent assez des incendies fréquents.

Le sapin est plus rare, le cèdre encore davantage, et ne se rencontre qu'au delà de 1000 m. d'altitude. Les cyprès, énormes et noueux, sont communs surtout sur les hauteurs et persistent encore là où le pin disparaît. Dans les anfractuosités humides poussent les peupliers, les saules, les platanes et autres essences vertes. Enfin le chêne-liège se rencontre sur de larges zones, partout inexploité, sauf pour fabriquer du charbon de bois, richesse ainsi véritablement gâchée. Le démasclage n'est opéré nulle part, preuve de l'ignorance des populations.

Pour l'exploitation, les fleuves sont d'un grand secours. C'est par flottage sur le Séihoun qu'Adana est desservi, et il en est de même pour tout le bassin de l'Euphrate. Le chemin de fer de Bagdad, toutefois, est venu augmenter les moyens d'action jusque là limités aux animaux de bât, qui ne permettaient que le transport de planches ou de courtes perches pour les terrasses : c'est ainsi que le Génie de Cilicie a pu suffire aux besoins de toutes les troupes du Levant, Syrie comprise. Sur l'Euphrate, les radeaux de bois à vendre servent même au transport des marchandises, d'où un excellent rendement.

Les mines. — Aucune mine n'est exploitée dans le pays, quoique certains gisements aient précédemment fourni, en petite quantité, du plomb, du fer et même un peu de charbon. Les conditions de transport sont trop défavorables, le Taurus étant inaccessible aux voitures. On trouve pourtant, dans les terrains anciens du Taurus et de l'Amanus, à peu près tous les genres de minerais : plomb argentifère, calamine, manganèse, fer, cuivre, chrome, amiante. Tout donne à croire que, sans engager immédiatement la construction difficile de chemins de fer ou même de routes de montagne, on pourrait exploiter avec bénéfice en installant des transporteurs aériens jusqu'aux fleuves plus ou moins navigables.

Deux gisements de plomb argentifère paraissent spécialement

intéressants, à la limite même de la Cilicie, mais hors de cette province, à Boulghar Maden et à Bereketli Maden¹, le premier réuni par une bonne vallée au Bagdad. Plus loin, près de Diarbékir, les riches mines de cuivre d'Arghana Maden sont appelées à un grand avenir. Enfin la zone de Djeziret ben Omar et de Mossoul possède d'intéressants gisements de pétrole et de charbon, et tout donne à croire qu'on en découvrira d'autres vers Diarbékir.

Le charbon trouvé en Cilicie n'est malheureusement que du lignite. On en a rencontré à Nemroun et à Meydan, dans le Taurus, à Ayas, au bord de la mer; mais les couches reconnues, affleurant d'ailleurs le sol, sont d'épaisseur inférieure à 40 cm. Il conviendrait d'entreprendre une série de sondages pour reconnaître exactement la valeur de ces gisements. L'amiante en fil, qui se trouve auprès de Meydan, semble d'exploitation plus immédiatement fructueuse.

Près de Tarse, on trouve du marbre, de la pierre à plâtre, un peu partout de la pierre à chaux et de la terre à briques. La pierre à ciment existe, mais le manque de charbon n'en permet pas l'emploi.

Au bord de la mer, à Touzla, existent d'importants marais salants, qui fournissent de sel toute la Cilicie, au profit de la Dette publique ottomane. Sur les hauts plateaux, des gisements de sel gemme suffisent à ces régions.

Enfin la houille blanche ne manque pas : si, en général, les cascades sont insuffisantes (sauf celle du Cydnus à Tarse), les torrents du Taurus ont assez d'eau en été, et les fleuves même ont un débit et une pente convenables pour permettre l'installation de turbines.

Autres ressources. — L'industrie ne comprend que des moulins et des filatures utilisant le coton du pays. Il faut y joindre quelques glaciers. Pour le reste on n'utilise que le travail manuel des artisans, fort habiles au demeurant, notamment pour les cuivres et les tapis.

La briquetterie serait à installer en grand, ainsi que la tuilerie, inexistante.

La pêche n'est également pratiquée que sur un tout petit pied, sur les fleuves, entre autres l'Euphrate, qui renferment pourtant d'énormes et excellents poissons, aussi bien que dans la Méditerranée. Auprès de l'embouchure du Séihoun seulement, au débouché d'un étang appelé Dalian, a été organisée, au moyen d'un barrage, une pêcherie qui donne quantité de poisson et fournit un excellent caviar.

Quoique les troupeaux aient beaucoup souffert de la guerre, la Cilicie possède de nombreux bœufs, moutons et chèvres, de bons chevaux, des buffles et d'excellents chameaux qui portent 400 kg.

1. Maden signifie mine.

III. — LES POPULATIONS.

Les races en Orient se distinguent surtout par la religion, bien plus que par la langue ou l'origine ethnographique. Les traits physiques de chacune sont assez peu dissemblables, et s'ils sont un peu plus particuliers chez certains Arméniens, beaucoup de Turcs actuels sont d'origine arménienne, et Kurdes et Turcs ne diffèrent guère en dehors du vêtement — quoiqu'on rencontre aussi parmi eux quelques types très nettement accusés.

Toutefois dans cet Orient, berceau de tant de religions, la communauté constituée par chacune d'elles et l'influence des prêtres ont entraîné des caractères assez différents, et ce qu'on est convenu aujourd'hui d'appeler des races — quoiqu'elles soient assez mélangées pour que les indigènes eux-mêmes s'y méprennent constamment — présente des tempéraments généraux distincts.

Les Turcs, élément dominateur jusqu'à ce jour, ne constituent nullement eux-mêmes la majorité; mais associés assez intimement, sauf sur certains points, aux Kurdes et souvent aux Arabes, ils ont ainsi, par le bloc musulman, outre la prépondérance politique, la force numérique. Aptes à la conquête, inaptes à l'administration, en raison de l'insouciance, de l'incurie, et, il faut bien le dire, de la corruption si fréquente dans l'Islam, les Turcs sont de pauvres conducteurs de peuples. Si tout ne marche pas à leur souhait, ils ont recours à la force. Le paysan turc est soumis, travailleur, honnête; mais cette docilité lui fait exécuter, en soldat discipliné et endurant, les ordres des notables ou des fonctionnaires, qui, trop souvent, ne songent qu'à des intérêts personnels peu avouables; et ceux-ci, pour servir leurs ambitions, savent jouer de la corde patriotique. Et c'est ainsi que cette race douce, résignée, polie, hospitalière, où les bonnes paroles provoquent les larmes aux yeux, en arrive à des actes de cruauté indignes, aux pillages éhontés, aux destructions et aux massacres. Car ce serait une erreur profonde de juger, en poète, le Turc d'après ses dehors pleins d'amabilité ou ses touchantes attentions: son mécontentement ne se traduit pas par des discours, mais par des actes d'une sauvagerie tout orientale.

A cet égard, le Kurde est incomparable. Paysan primitif et mendiant, rusé et méfiant, d'hospitalité sûre lorsqu'on se confie à lui, il a des instincts de pillard très développés; quoique toujours armé, sa bravoure est assez prudente pour qu'il n'aime point à courir de risques lorsqu'il n'est pas assuré du succès. Les Kurdes constituent malgré tout une belle race, saine, forte, travailleuse, intelligente, et une des plus intéressantes pour l'avenir du pays. Mais, travaillés par les Turcs qui ont réussi sans peine à faire croire à ces gens simples

les contes les plus absurdes, ils sont actuellement convaincus de la cruauté des Français : c'est ainsi qu'ils nous déclaraient, en y croyant dur comme le fer, que chaque matin nous coupions le nez et les oreilles à trente Musulmans d'Adana: impossible de les en faire démordre. Aussi suivent-ils les Turcs, qui savent d'ailleurs ajouter la menace à la bonne parole, et n'hésitent pas à piller les villages récalcitrants, et même à y massacrer les Musulmans et leurs compatriotes, ainsi qu'ils l'ont fait à Roum Kalé en 1916.

Les Arabes d'Orient sont loin d'être semblables à ceux de notre Afrique du Nord. L'invasion arabe s'est superposée en Syrie à la race du pays, lui imposant sa langue, mais sans modifier son fond de mollesse et de poltronnerie. Il suffit de comparer le parler énergique et nerveux de nos tirailleurs, civils de la veille, et le langage traînant et apathique des Arabes d'Orient pour être fixé sur leur différence de tempérament. Autant notre Arabe est enclin au combat, autant le Syrien y est inapte. Il n'a d'ailleurs, au cours de l'Histoire, été qu'à un seul moment maître de ses destinées : c'est à l'époque phénicienne; encore l'Histoire nous apprend-elle que les soldats d'alors étaient en majorité des mercenaires étrangers. Aussi la parodie d'armée nationale créée par l'émir Faïçal n'a-t-elle pas tenu un instant devant nos troupes : elle n'avait appris du métier militaire que les gestes extérieurs, et l'application inepte des règlements de police. Seuls les Bédouins du désert, Arabes purs, ont des qualités combattives. Encore leur instinct de pillage, inné comme chez tous les primitifs, n'est-il soutenu ni par la hardiesse, ni même par l'astuce. Le soi-disant nationalisme, qui a sévi dans nos Territoires de l'Est, où se rencontre notamment l'importante tribu arabe des Haneze, est une création de quelques agités, et leur propre pays n'a pas tardé à en pâtir; il n'était susceptible ni d'ordre, ni de progrès, ni même de force, et ne pouvait constituer qu'un foyer permanent de troubles, sans résultats. Les Haneze se sont d'ailleurs soumis à nous, malgré l'éloignement de nos postes.

En Cilicie, la plupart des Arabes sont des Fellahs cultivateurs importés d'Égypte, aux mœurs essentiellement douces et laborieuses.

Un petit groupement intéressant est celui des Tcherkess ou Circassiens, musulmans venus en 1872 du Caucase, dont ils ont conservé la longue tunique avec cartouchières, pour fuir l'invasion russe en Transcaucasie. Accueillis dans toute l'Asie Mineure par les Turcs qui leur donnèrent des terres, ils sont en Cilicie au nombre de 18 000, répartis par groupements, dans la plaine et dans la montagne. On en retrouve aussi dans les régions d'Antab et de Ras el Aïn. Bons cavaliers, fiers, fidèles, assez combatifs, ils ont généralement entretenu avec nous d'excellentes relations. D'autres émigrés sont les Bulgares venus de Roumélie, les Moadjirs.

Parmi toutes les populations musulmanes, seuls les Turcs, et parmi eux, uniquement les notables, ont un réel esprit national. Le bon paysan d'Asie Mineure s'inquiète au fond assez peu de son maître, s'il n'en souffre pas, ou si on ne le fanatise pas artificiellement.

Nos intérêts de grande Puissance musulmane ne doivent pas nous faire oublier notre vieille mission protectrice des Chrétiens en Orient, et ce n'est pas là une des moindres difficultés de notre tâche.

Le nombre des sectes chrétiennes est d'ailleurs considérable et a pour conséquence une floraison d'évêques, d'archevêques, de patriarches, d'églises variées et de monastères, aux intérêts presque opposés, et dont l'esprit d'intrigue est toujours en éveil. L'action politique peut s'en trouver facilitée si l'on cherche à diviser pour régner; elle devient fort pénible au contraire si l'on rêve unification et popularité. Dans une médiocre ville telle que Diarbékir, existent huit groupements chrétiens variés.

Les Arméniens, divisés en orthodoxes (grégoriens ou nationaux), catholiques latins et protestants, constituent en Cilicie et dans l'Est le principal groupement chrétien. D'intelligence vive, doués d'un goût réel pour l'étude, actifs et réalisateurs, aimant la propreté, ce qui est une vertu en Orient, ils seraient un élément de premier ordre pour le progrès du pays si, conséquence des épreuves auxquelles ils ont été soumis, ils n'étaient animés d'un esprit de représailles dangereux : la haine est destructrice, elle n'est pas productrice. Patriotes comme ils le sont, il leur faudrait se décider à faire un large trait sur un passé de tristesses, pour s'engager résolument vers un avenir plus heureux. Leurs qualités d'organisation, d'initiative, de hardiesse laborieuse, leur prolificité, sont susceptibles de leur assurer une position privilégiée en Cilicie, s'ils renoncent à un particularisme étroit et à des ambitions exagérées, cessent leurs âpres querelles de parti, écartent tout esprit d'arrogance ou toute idée de vengeance, que seule notre présence leur permet d'ailleurs d'envisager. S'étant solidarisés même avec les plus coupables de leurs compatriotes, par habitude craintive des fantaisies de la justice turque, ils ont trouvé, dans leurs excès même, de nouvelles raisons pour vivre dans la hantise des ripostes.

C'est avec une belle ardeur qu'ils relevaient leurs ruines accumulées en 1909 et pendant la guerre, quand les troubles actuels ont remis en cause tout cet effort. Espérons que les villages détruits renaîtront de leurs cendres, que les cultures redeviendront prospères entre les mains de leurs vrais propriétaires, et que la pacification indispensable des esprits permettra la mise en valeur de ce splendide pays, en conciliant les intérêts des deux races qui, il y a moins de cinquante ans, vivaient parfaitement côte à côte.

Pour cela, le clergé arménien peut et doit jouer un grand rôle.

Les catholiques l'ont généralement compris ; mais d'autres n'admettaient pas, après leurs tribulations passées, que, chrétiens nous-mêmes, nous ne leur donnions pas toujours raison.

Le Patriarche des Orthodoxes — le Catholicos — qui séjourne actuellement à Adana, fait de grands efforts pour assagir ses coreligionnaires ; mais les Comités arméniens représentent et concentrent toutes les passions locales, et stimulent les organisations de propagande en Europe et en Amérique ; il n'est d'ailleurs pas un Arménien enrichi à l'étranger qui ne consacre généreusement de grandes sommes d'argent à soutenir ses compatriotes.

De notre côté, nous ne devons pas oublier que les Arméniens de Cilicie n'ont jamais cessé de réclamer le mandat français de préférence à tout autre, qu'ils propagent notre langue, qu'ils ont alimenté notre Légion arménienne ; ils ont donc un droit de priorité à notre aide s'ils n'en abusent pas.

A côté des Arméniens, les Grecs, sans ambitions politiques dans notre zone, constituent l'élément modérateur. Cultivés, ils monopolisent, avec les Arméniens, presque toute l'industrie du pays. Subdivisés également en orthodoxes et en catholiques (ou Melkites), ils sont souvent fort malmenés par les Turcs dans l'intérieur, et vivent dans des transes continuelles. Il faut les protéger, en les utilisant pour le bien du pays.

Les Syriens, divisés en catholiques, jacobites et nestoriens, sont plus nombreux dans les Territoires de l'Est qu'en Cilicie proprement dite. Ils constituent aussi d'intéressantes colonies, calmes et prospères quand le Turc ne les massacre point.

Mais ceux dont on parle le moins, et pourtant les plus dignes d'attirer notre attention, sont les Chaldéens, catholiques, modestes et travailleurs, honnêtes et doués en outre de bonnes qualités combattives ; déportés en masse de leur antique pays d'habitat, massacrés en grand nombre, ceux qui restent, peu nombreux à Adana, plus nombreux vers l'Est et en parti réfugiés dans de grands camps de concentration en Mésopotamie anglaise, peuvent constituer des groupements capables de se défendre là où on les installera. Ils pourraient notamment protéger la ligne du Bagdad ; c'est une race pleine de sympathies pour la France, et méritant particulièrement d'être connue et aidée.

D'une manière générale d'ailleurs, les catholiques — Chaldéens, Arméniens, Syriens, Grecs — nous montrent plus d'attachement et sont plus modérés que les autres Chrétiens.

Les Israélites sont répandus en petits flots assez modestes dans les villes, s'adonnant au négoce ; ils ont moins souffert des troubles que les Chrétiens, mais de neurent assez timorés, avec les qualités et les défauts habituels à leur race.

Le respect de toutes les croyances fut un dogme de notre administration, et aurait dû contribuer à la tolérance générale. Mais les exagérations des partis, dans ce pays si divisé, ardent, aux exigences abusives, au passé plein de luttes, ne permit pas toujours d'en tirer tous les résultats attendus.

Le fait que les Chrétiens ont été nos alliés moraux pendant cette guerre, qu'ils arborent toujours et d'eux-mêmes notre drapeau, réclamant presque tous le mandat français, nous impose un devoir de les protéger contre les Turcs, qui ont été nos ennemis : mais nous ne pouvons ni tolérer de vexations, ni admettre d'injustices, et les Musulmans ont droit aussi à notre impartialité.

ROBERT NORMAND,
Colonel du génie breveté.

Septembre 1920.